

SOMMAIRE

Un enfant sur la plage

Maison du Monde

Café méditerranéen

La catastrophe du Rana plaza :

les défauts des marques

Mémoire tragique

à la Maison du Monde :

Bernard Marris, Che Vichea,

Thaddée In

Méditerranée

Palestine

Développement

Devenir paysan en voyageant :

deux mois de découverte

agricole bolivienne

Un voyage à travers les

fermes d'Eurasie

Aux croisements du monde

Tragédie grecque

Agenda

La Lettre de la Maison du Monde

éditée par

La Maison du Monde d'Evry

Rédaction : Conseil d'Administration

509, Patio des Terrasses

91034 Evry Cedex

Tél : 01-60-77-21-56

Fax : 01-60-78-55-33

Email : contact@maisondumonde.org

site web : maisondumonde.org

Imprimé par nos soins

Un enfant sur la plage

Mon père a dit :
Nous prendrons la mer.
Là-bas derrière les ondes
il y a un grand jardin
j'y jouerais au foot-ball
j'irais à l'école.
Ma mère m'achèterait du chocolat
des biscuits et des boissons gazeuses.
Là-bas derrière les ondes
il y a Luna Park
une balançoire aussi.
Mon père ne m'a pas dit
que la mer était démontée
que les vagues ne faisaient aucune différence
entre petits et grands.
Je me suis noyé
dans les abysses profonds.
La mer m'a rejeté ensuite
-écume légère sur le sable fin.
Ma mère a dit :
dors mon enfant, dors.
Les anges comme toi
s'endorment
mais ils ne meurent pas.

Poème du poète syrien **Massoud Akko**
Publié par alquds alarabi le 04.09.2015
Traduit de l'arabe par Rania Samara

café de l'actu

Jeudi 6 octobre 2015 de 19h à 20h30 à la Maison du Monde

CAFÉ MÉDITERRANÉEN

voir page 3

QUI ARRÊTERA LE ROULEAU COMPRESSEUR

DE LA COLONISATION ISRAËLIENNE ET LES CRIMES DES COLONS ?

Chronique d'un été en Cisjordanie occupée et colonisée

méditerranée

Un crime de trop ?

A l'heure des médias, la mort d'un enfant chasse l'autre, mais le souvenir de la mort du petit Ali brûlé vif dans l'incendie volontaire de la maison familiale à Duma, provoqué par un colon israélien, doit encore rester dans quelques mémoires.

C'était le 31 juillet de cette année, le jeune Ali, âgé de 18 mois est mort brûlé vif, son père aussi et sa mère a succombé à ses blessures il y a quelques jours. Notre président de la République, toujours prompt à venir à la rescousse de son ami Netanyahu, avait déclaré que celui-ci avait eu « les mots justes ». Une déclaration pour le moins hasardeuse, mais quand on aime on ne s'arrête pas à ces détails...Israël a identifié les suspects, mais ne porte pas plainte à ce jour, selon le ministre de la défense Ya'alon qui indique que l'identité des suspects n'a pas été rendue publique...

Et les colons continuent à harceler, malmener, blesser ou tuer les Palestiniens, y compris les enfants sur le chemin de l'école.

Le succès d'une résistance

Susiya est un petit village bédouin dans les collines au sud d'Hébron. L'histoire de ces villageois ressemble à beaucoup d'autres. Les colons détruisent leurs maisons et établissent une première colonie. Les habitants palestiniens reconstruisent un peu plus loin, et l'administration israélienne déclare ces constructions illégales... argument facile puisqu'ils n'acceptent jamais aucun permis de construire déposé par des Palestiniens. Le village était alors promis à la destruction dès le 17 juillet. Mais des ONG qui se trouvaient sur place ont alerté l'opinion mondiale qui s'est mobilisée.

Et ce sont alors les consuls généraux à Jérusalem des 28 pays de l'Union

Européenne, représentants diplomatiques de leur pays auprès de la Palestine, qui se sont massivement rendus sur place en soutien aux habitants palestiniens de Susiya. Aux dernières nouvelles, le village n'a pas été détruit, mais on sait malheureusement que les autorités d'occupation israéliennes savent attendre leur heure pour commettre leurs exactions



Crémisan : les Palestiniens chrétiens visés à leur tour

Un magnifique paysage à quelques kilomètres de Bethléem, une vallée plantée d'oliviers centenaires aux abords du monastère de Crémisan, c'est ce que les bulldozers israéliens sont en train de saccager à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Une fois de plus, c'est la volonté de voler la terre et l'eau des Palestiniens qui est à l'œuvre, à l'heure où plus de 80% du territoire du gouvernorat de Bethléem, dont les terres les plus fertiles et les ressources en eau, qui ont déjà été volées aux Palestiniens. Une façon, aussi, de « punir » la population chrétienne de Palestine des déclarations du pape, dont la référence au droit international avait déplu au gouvernement israélien.

Vallée du Jourdain : la destruction d'écoles nouvellement construites

Dans toute la vallée du Jourdain, autrefois le « grenier à blé » de la Palestine, c'est une grande partie de la population palestinienne qui a été poussée à l'exode.

Ceux qui restent doivent déployer une énergie incroyable pour tenir, accéder à un minimum d'eau, éduquer leurs enfants.

Le 20 août dernier, les bulldozers ont détruit l'école de Samra. Une école construite à grand peine, qui devait ouvrir ses portes la semaine suivante pour la rentrée scolaire, avec le soutien de l'AFPS.

Comment la population arrivera-t-elle à survivre dans ces conditions ?

A Nabi Saleh, les soldats israéliens avancent désormais masqués

Depuis le 28 août, une séquence fait le tour du monde, celle d'un enfant palestinien de 11 ans du village palestinien de Nabi Saleh, en Cisjordanie occupée, plaqué au sol par un soldat israélien aux abords du village, lors de la manifestation

hebdomadaire du vendredi contre l'extension de la colonie de Halamish, de l'autre côté de la route. Submergé par les femmes de la famille et isolé de son peloton, le soldat relâche le jeune Palestinien et prend la fuite ; cette scène est emblématique des agissements israéliens en Cisjordanie occupée.

Et maintenant ?

Susiya nous a montré que lorsque les citoyens du monde entier se mobilisent, et que les représentants de leurs pays sont aussi au rendez-vous, des succès sont possibles. Une leçon pour l'avenir, certes, mais c'est à un tout autre niveau qu'il faut maintenant que les Etats se mobilisent pour faire reculer la loi du plus fort, mère de toutes les barbaries. Et en attendant, le rouleau compresseur de la colonisation est toujours en marche et les exactions de l'armée israélienne et des colons continuent de plus belle.

Seule une mobilisation sans précédent de tous les pays du monde, et notamment de l'Europe, pourra y mettre un terme.

Evry Palestine
contact@evrypalestine.org

CAFÉ MÉDITERRANÉEN

Nombreux sans doute sont celles et ceux qui, cette année, ont voyagé dans un ou plusieurs pays du pourtour méditerranéen, qui y ont rencontré des habitants, de la famille ou des amis, ou bien qui en ont accueilli en France.

Le Collectif Méditerranée propose à toute personne qui se sent concernée soit de faire partager son témoignage, soit de venir écouter celui des autres, sans polémique, car partout la réalité est d'une grande complexité.

La règle établie est celle de la convivialité dans l'esprit des cafés du pourtour méditerranéen : chacun écouterait l'autre dans le respect de sa parole, même s'il est en profond désaccord, mais pourra lui répondre avec son propre témoignage.

Chacun pourra aussi faire partager une nourriture plus matérielle : gâteaux ou autres gourmandises. Un thé à la menthe sera servi.

Que chacun transmette l'information autour de lui.

Il est recommandé aux personnes qui souhaitent apporter leur témoignage de le faire savoir à l'avance à :

- contact@maisondumonde.org ou tél : 01.60.78.55.00
- mja.chesseron@hotmail.fr ou tél : 01.60.78.55.00 / 06.66.00.98.89

La catastrophe du Rana Plaza : les défauts des marques

Il y a plus de deux ans le 24 avril 2013, dans les faubourgs de Dacca, la capitale du Bangladesh, l'immeuble du Rana Plaza s'effondrait, causant la mort de 1 138 personnes qui y travaillaient et en blessant près de 2 000 autres dont beaucoup resteront handicapés à vie. Cet édifice de neuf étages, conçu pour n'en posséder que cinq était la propriété d'un gros dirigeant local. Construction low-cost, sans matériaux aux normes de sécurité, sans cahier des charges précis, un permis de construire pour la moitié seulement du bâtiment.

L'immeuble abritait malgré tout plusieurs usines de confection travaillant pour diverses marques internationales de vêtements, employant environ 5 000 salariés.

La veille de la catastrophe, des inspecteurs avaient découvert des fissures dans l'immeuble et avaient requis son évacuation et sa fermeture, mais les salariés des ateliers de confection qui avaient également signalé à leur direction d'énormes fissures dans les murs s'étaient vu enjoindre de revenir le lendemain sous peine de ne pas être rémunérés.

C'est peu après l'heure du début du travail vers 8h30 que les générateurs électriques ont sauté anticipant l'horreur des minutes qui suivirent, le Rana Plaza s'effondra sous l'impact certainement des vibrations des gros générateurs installés sur le toit pour pallier aux coupures de courant.

Le drame du Rana Plaza au Bangladesh met en lumière l'indécence des conditions de travail dans les usines du monde et symbolise à lui seul la question de la responsabilité des donneurs d'ordre sur les chaînes de sous-traitance.

Plusieurs étiquettes d'enseignes françaises Carrefour (marque Tex), Auchan (marque In Extenso), Benetton, Camaïeu... etc, ont été retrouvées dans les décombres du Rana Plaza, mais certaines marques nient totalement leur responsabilité malgré l'évidence des preuves et refusent toute idée de compensation aux victimes de la catastrophe jugée à 30 millions d'euros d'indemnisation.

Trois ONG Peuples solidaires, Sherpa et le collectif Éthique sur l'étiquette ont décidé en juin dernier de déposer pour la seconde fois (la première fois en 2014) une plainte contre le groupe Auchan auprès du parquet de Lille pour tenter ainsi de dénoncer la pratique d'une publicité commerciale trompeuse de l'enseigne. En effet, le n°2 français de la grande distribution nie toute responsabilité dans le drame du Rana Plaza et affirme n'avoir jamais trempé directement avec des sous-traitants du site. Dans leur communication grand public, la marque s'affiche comme un « discounter responsable ». L'enjeu n'est pas seulement d'éviter de déboursier des indemnités mais bien de paraître une entreprise propre aux yeux des consommateurs.

Au Bangladesh, le drame du Rana Plaza a

insufflé un vent de revendication sociale dans la population, très vite de nombreuses manifestations ont eu lieu pour exiger surtout dans le secteur du textile de meilleures conditions de travail et des salaires décents pour vivre. En un an, une centaine de syndicats d'entreprises se sont mis en place. Quelques jours après la catastrophe, le propriétaire du bâtiment du Rana Plaza a été arrêté par la police près de la frontière indienne, alors qu'il tentait de fuir le pays. Ecroué depuis, avec 40 autres responsables locaux, ils sont inculpés de meurtre.

Il aura fallu cet électrochoc pour éveiller le champ citoyen du possible et comme toute bonne nouvelle n'arrive pas toujours toute seule, on apprend en juin dernier qu'un don anonyme de 2,4 millions de dollars est venu compléter le fond d'indemnisation des 30 millions de dollars nécessaires pour permettre de verser l'intégralité des indemnités aux victimes. Ce don « anonyme » a été glissé avec une clause de confidentialité exigée par certaines marques. Celles-ci craignent en effet qu'un lien soit établi entre indemnisation et responsabilité, ce qu'elles ont toujours contesté.

Mais en signant la pétition Rana Plaza de notre fédération Peuples Solidaires pour demander une indemnisation aux marques françaises, vous avez forcément contribué à produire un peu plus de justice sociale au Bangladesh et ici à soumettre les firmes à notre regard de consommateur vigilant.

Marie Ponroy

LA MONDIALISATION

Fatalité économique ou citoyenneté mondiale

C'est sur ce thème, dans le cadre du 16ème Mois des 3 Mondes sur « la mondialisation » que, ce jour-là, à la veille de la conférence de l'OMC à Seattle, la Maison du Monde a organisé ce débat qui a rassemblé plus de 200 personnes autour de cinq intervenants dont **trois, depuis, sont décédés de mort violente** : **Bernard Marris**, assassiné dans les locaux de Charlie Hebdo le 7 janvier dernier, mais aussi deux Cambodgiens : le syndicaliste **Che Vichea**, assassiné le 4 août 2010 au Cambodge en raison de ses activités syndicales (voir vidéos sur Internet), et **Thaddée In**, salarié de Peuples Solidaires, décédé dans un accident de voiture en France. J'avais enregistré et retranscrit l'intégralité des débats pour en faire une petite plaquette. C'est par hasard que, récemment, j'ai retrouvé sur mon ordinateur ce texte. Et c'est pour honorer la mémoire de Bernard Marris et de Che Vichea, que la Maison du Monde publie, dans cette lettre d'été, des extraits de leurs interventions, mais aussi de celle de Thaddée In sur son ami Che Vichea. Et chacun pourra constater que, 15 ans après, leurs propos n'ont pris aucune ride.

Michel Chesseron

Extraits de l'intervention de Bernard Marris

Est-ce que la mondialisation est inéluctable ? Sujet extrêmement difficile. Tout à l'heure, votre présentateur disait : « Pourquoi l'argent et pourquoi le pouvoir de l'argent ? » C'est la question qui va me guider dans cette présentation. Si on arrive à résoudre ce problème : « Est-ce qu'on peut contrôler l'argent, l'émission monétaire, est-ce qu'on peut contrôler le pouvoir de l'argent ? », je crois qu'on aura déjà fait un grand pas vers ce qu'on peut appeler une régulation de la mondialisation.

Evidemment, la mondialisation en soi, c'est-à-dire tous unis sur cette planète, tous solidaires, c'est quelque chose de très bien. Ce qui est mauvais, c'est la mondialisation au sens économique, c'est-à-dire ce dont je ne parlerai pas ce soir, le fait que, par exemple, le salaire des Américains de ces vingt dernières années, des plus riches aux plus pauvres, des 10% des plus riches par rapport aux 10% des plus pauvres, soit passé de 1 à 40 qu'il était à 1 à 400. Ces vingt dernières années ! Le fait que l'inégalité s'accroisse en France. Le fait que s'accroisse l'inégalité du Nord par rapport au Sud. Tout cela, je n'en parlerai pas. Je vais essayer plutôt de voir pourquoi la mondialisation et pourquoi on en est là.

L'histoire du capitalisme n'est pas très vieille. Le capitalisme est un système très jeune. Il doit avoir 200 ans. On peut le faire remonter plus loin. On peut bien entendu trouver des sources jusqu'au Moyen Age en France. Mais disons que l'explosion

capitaliste, c'est deux siècles à peu près. On a constaté des périodes qui étaient des périodes où les nations étaient plutôt repliées sur elles-mêmes et des périodes où inversement elles étaient plutôt ouvertes. Par exemple, la période 1800-1880, qui est la période de ce qu'on a appelé le « triomphe de l'or », le fait qu'il existe une monnaie internationale indiscutée par personne qui est l'or, qui est l'étalon de valeur, eh bien c'est une période qui est plutôt ouverte, ou plus exactement les échanges sont plutôt



libres. De 1880 à 1914, les pays se replient sur eux-mêmes : la France, avec les accords Méline, décide de commercer avec ses colonies plutôt qu'avec des pays étrangers. Après, dans la période très trouble de l'entre-deux guerres, on a aussi une période qui est plutôt fermée, où la France s'est repliée sur son empire. Et puis, après 45, au contraire, on a une période d'expansion, d'ouverture des frontières, de libre-échange, qui paraît ne pas s'arrêter et, apparemment, Seattle va être le point d'orgue de cette période de libéralisation, où exactement tous les marchés vont être libérés. Comme disait le président de l'OMC, on cherche à construire un marché unique, sans frontières, ce qui fait que tout, les hommes,

les capitaux, les idées, tout pourra circuler un jour. Bien entendu, qui plus que moi est pour la circulation des idées ! Sauf que ceci peut avoir des conséquences très particulières.

Alors dans ce bref panorama de ce siècle, la période 47-70 apparaît comme une période absolument extraordinaire. Ce qui dans ma jeunesse m'apparaissait comme normal, ce n'était pas le fait que je sois destiné à avoir un emploi, c'était que je sois destiné à progresser dans la hiérarchie sociale par rapport à mes parents - mes parents étaient instituteurs, moi, je suis devenu prof de fac - ça me paraissait tout à fait ordinaire et évident. Avec le recul, cette période de 45 à 70 apparaît comme une période assez rare et un petit peu extraordinaire.

Mais que se passait-il pendant ce temps-là ? Eh bien, la nature de l'Etat avait changé, c'est-à-dire que, très temporairement, le bon vieil Etat libéral, ce qu'on appelait l'Etat gendarme, Etat qui était chargé de faire la police et puis qui laissait les marchands, on dirait aujourd'hui le privé, gérer la société, cet Etat avait été repris en mains par la collectivité et puis était né ce qu'on a appelé l'Etat-providence. Alors, l'Etat-providence, vous en connaissez les traits les plus évidents : mise en place de la sécurité sociale, nationalisations, création des comités d'entreprise, renforcement du droit du travail...

Mais il y avait surtout quelque chose d'extraordinaire, en 45, et c'est ça, à mon avis, le premier indice qui permet de comprendre l'émergence de ce qu'on appelle aujourd'hui la mondialisation, il

s'était passé en 45 que, de façon assez rare dans l'histoire du capitalisme, pour la première fois les pouvoirs politiques, les Etats ont eu le contrôle du capital et de la monnaie. Ça n'a pas duré longtemps, à peu près 25 ans. Pratiquement, le coup d'arrêt de ce phénomène, c'est 70. Mais, souvenez-vous, la Banque de France, créée par Napoléon, c'est une banque totalement privée avec 200 gros actionnaires, on parlera plus tard des 200 familles, puis du mur de l'argent. Elle est destinée à concentrer du capital, à faire pression sur les taux d'intérêt et donc favoriser la croissance. Et puis, jusqu'en 47, ça va être un lent cheminement vers un contrôle total de cette entité autonome qui créait de la monnaie. Et aujourd'hui, comme vous le savez, on en est au contraire à l'inverse, c'est-à-dire que cette Banque de France qu'on a mis très longtemps à mettre sous tutelle, eh bien au contraire on l'a libérée à nouveau, depuis 1973 où une loi lui a donné l'autonomie. Et maintenant, elle est en train de se fondre dans un système plus large qui est la Banque centrale européenne qui ne doit plus aucun compte aux souverainetés....

Et pendant le même temps, on assiste à un mouvement de dérégulation de l'argent. Le fait que ce qui fait exploser la mondialisation d'abord, c'est le fait que l'argent réussit à se libérer de la tutelle qu'on lui avait imposée. Vous vous rendez compte, on a mis près de deux siècles, pour imposer cette tutelle à la création monétaire. Eh bien, d'un coup, le capital monétaire, le capital financier - ce qui explique ce qui se passe aujourd'hui - va se libérer. Pourquoi ?

Qu'est-ce qui a fait, au-delà des évolutions techniques qui ont certainement facilité les choses, que l'argent s'est libéré ? A mon avis, la raison essentielle, c'est la décision de Nixon de décrocher le dollar par rapport à l'or ; cette décision historique est pour moi le point de départ de la mondialisation. Et à partir de ce moment-là se libèrent les marchés des monnaies, se libèrent les marchés des capitaux et commence à émerger cette planète financière que nous connaissons aujourd'hui. C'est-à-dire qu'il y a un marché qui s'appelle le marché de l'eurodollar. Aujourd'hui, on a peut-être oublié ce dont il s'agit : des dollars qui sont négociés en dehors du territoire des USA,

une espèce de marché libre du dollar qui se crée, qui gonfle de façon astronomique. Et que se passe-t-il ? Les banques, même nos bonnes banques nationalisées françaises, vont s'approvisionner sur ce marché libre du dollar. Et, au lieu de passer sous la tutelle de la Banque de France, comme elles faisaient autrefois pour décider de leur émission monétaire, elles vont s'autonomiser et passer sur le marché du dollar... Elles vont sortir de la tutelle totale du pouvoir politique et créer un marché financier énorme, aujourd'hui, la plupart des transactions des banques sont des transactions de gré à gré sur les marchés internationaux et échappent totalement non seulement à l'autorité politique, mais même à son contrôle comptable ; c'est-à-dire qu'on ne sait qu'avec des approximations énormes, quel est le volume des transactions sur les marchés monétaires...

Donc la raison fondamentale de la mondialisation, - pardonnez-moi d'utiliser ce terme - c'est une raison politique. C'est-à-dire que des hommes politiques ont décidé à un moment donné qu'on cassait une tutelle. Et je comprends les USA avec le recul. Les Etats-Unis étaient à la fois industriels et banquiers. Ils en avaient marre. Il faut choisir dans la vie. Soit on est industriel, soit on est banquier. Ils se disent : « on a l'Europe qui est en train de nous tailler des croupières, de nous concurrencer de manière extraordinaire, qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien, on ne sera plus les financiers du monde. Vous vous débrouillerez pour trouver votre financement. On libère la monnaie. » Et, effectivement, les Américains redeviennent la grande puissance industrielle qu'ils avaient été pendant l'entre-deux guerres... Donc les marchés ont triomphé, ont repris leurs droits, le pouvoir politique est revenu en arrière, il a laissé la place aux marchés. Il peut pleurnicher aujourd'hui, dire qu'on a laissé faire les marchés, mais il a créé les marchés, il ne faut jamais l'oublier. Mais je n'ai pas fini. Pourquoi ? Parce que le capitalisme a déjà été libre par rapport au pouvoir politique. C'est les guerres, c'est pour ça qu'il faut réfléchir à la mondialisation et la voir comme un phénomène tragique. C'est-à-dire que chaque fois qu'il y a une grande pulsion de mondialisation, chaque fois ce sont des phénomènes tragiques qui l'ont arrêtée.

Ça a été la première guerre, et ensuite surtout la seconde. Si on regarde ce qui s'est passé dans les années 27-28, c'étaient des phénomènes à peu près similaires à ce qui se passe aujourd'hui. C'était la spéculation qui prenait le pas sur la production, avec des nationalismes exacerbés comme aujourd'hui on voit la Russie qui est en train de retrouver... Parce que, quand les gens sont misérables, qu'est-ce qu'ils retrouvent ? Bien entendu le nationalisme. Donc le capitalisme n'a pas été que du capitalisme financier. C'est-à-dire qu'il a su être autonome du pouvoir politique, mais il a su être aussi du capitalisme saint-simonien, industriel, qui creuse des routes et qui fait des canaux, etc... Pourquoi aujourd'hui cette mondialisation, qui est très particulière, est-elle une mondialisation financière ? Je vais conclure là-dessus...

Supposons que vous ayez admis mon raisonnement. Pourquoi c'est la finance qui s'est émancipée et pourquoi c'est elle qui a triomphé ? Ça, c'est quelque chose d'extrêmement profond. On aurait pu penser qu'après tout ce sont les industriels qui vont triompher comme il y a déjà eu des capitalismes durs et qu'il aurait pu être comme il a été au début du 19e siècle, par exemple. Or, c'est un capitalisme financier. Et pourquoi tient-il sous son talon de fer le capitalisme industriel ?... Je crois que la réponse est dans une évolution sociologique fondamentale des sociétés occidentales. Nous sommes des sociétés riches vieillissantes. Or, les sociétés où le capitalisme industriel triomphait par rapport au capitalisme financier étaient des sociétés jeunes et des sociétés qui, au contraire, allaient en voie de rajeunissement. Aujourd'hui, l'épargne est concentrée majoritairement chez des personnes âgées dont l'horizon de vie est très court, est faible par rapport aux jeunes gens. Quelqu'un qui a vingt ans n'a même pas d'horizon de vie parce qu'il n'a pas idée de ce que peut être le tunnel noir qui s'approche de lui, ou le tunnel blanc ça dépend, mais qui tôt ou tard va le guetter, qui va faire qu'il va passer de l'autre côté. Donc il ne sait pas. Nos sociétés occidentales sont des sociétés qui ont connu un effondrement démographique extraordinaire depuis 60 ans qui fait que toute cette épargne accumulée s'est trouvée ramassée majoritairement pour la

première fois dans l'histoire du capitalisme dans des classes d'âge âgées. Ces gens, qu'est-ce qui les intéresse ? C'est d'avoir des taux d'intérêt réels positifs...

Nous sommes passés d'une activité économique d'emprunteur, d'entrepreneur, de jeune, de quelqu'un qui a des idées, à une activité de rentier. Et, malheureusement, ce retour du rentier donne ce visage particulier de la mondialisation contemporaine, qui est, dirais-je, une mondialisation particulièrement égoïste...

Ça nous pose des problèmes, dirais-je, bien entendu économiques - mais là je voudrais mettre de côté ma casquette d'économiste - ça nous pose, au-delà, des problèmes éthiques et philosophiques fondamentaux. Qui sommes-nous ? Que voulons-nous faire de cette épargne que nous accumulons sans cesse et sans cesse ? «Pourquoi tout cet argent que nous transformons en argent jusqu'à ce qu'il devienne de la pierre ?» Cette très belle phrase est de l'économiste Keynes. Qu'est-ce que c'est que cette mentalité de Midas d'avoir toujours plus d'or, de vouloir toujours plus d'or, jusqu'à ce que cet or devienne de la pierre et qui fait que cet or, à force de vouloir de l'or, eh bien cet or, il va finir par me tuer ? C'est ça le problème que pose aujourd'hui, à mon avis, la mondialisation aux gens que nous sommes.

Extraits de l'intervention de Chea Vichea

Permettez-moi d'abord de vous remercier vraiment chaleureusement de nous donner la parole. J'adresse mes remerciements à la fois à Peuples Solidaires et aux organisateurs de cette soirée et je vous adresse mes remerciements à vous aussi qui allez prêter une oreille attentive à ce que je vais vous dire.

En ce qui concerne le Cambodge, qui sort de près de trente ans de guerres dévastatrices, de trente ans de conflits, et avec un niveau économique et d'éducation de la population extrêmement bas, je dois vous dire que la mondialisation, ça ne dit pas grand-chose à la plupart des Cambodgiens. Je peux vous dire que, par contre, les ouvriers et les ouvrières cambodgiens sont très clairement les victimes du patronat et du capitalisme, des gens qui investissent au Cambodge.

Avant que ne se déclenchent les luttes ouvrières, la situation était que, dans les usines textiles, on travaillait au bas mot 12 heures par jour, quand ce n'était pas 18, et cela 7 jours sur 7. Et quand les horaires étaient prolongés, quand le patron annonçait des heures supplémentaires, ceux qui voulaient rentrer chez eux ou qui refusaient ces heures supplémentaires étaient en général tout simplement licenciés. Dans les meilleures usines, le règlement autorisait à aller aux toilettes trois fois par jour. Les arrêts pour maladie n'étaient pas autorisés, on ne pouvait pas



s'arrêter pour maladie, ça équivalait à une démission. Dans certaines usines, il y avait quotidiennement des évanouissements à cause des conditions d'hygiène, de ventilation et de température. Cet été, au Cambodge encore, il y a eu 200 évanouissements dans une seule usine à cause de la température. Les conditions de ventilation et de température faisaient que se dégageaient des substances chimiques qui ont intoxiqué 200 ouvriers d'un coup. Avant le déclenchement des luttes ouvrières, le salaire était, pour les horaires que je vous ai indiqués, de 27 dollars, donc à l'époque on multipliait par 5, ça faisait 130 francs par mois. Mais, au-delà de l'aspect salarial, les relations de travail, les humiliations étaient un facteur également insupportable.

Les profits des investisseurs au Cambodge se chiffrent en dizaines, voire en centaines, de millions de dollars chaque année. Les seconds bénéficiaires du développement fulgurant de l'industrie textile au Cambodge, ce sont les gens au pouvoir qui touchent des pots-de-vin de la part des investisseurs, des patrons.

Face à cette industrialisation, je dois insister pour dire qu'elle n'a produit aucun développement : on n'a pas plus d'écoles, pas plus de routes, pas plus de services de santé, il n'y a pas de retombées positives de cette industrialisation. Quand les ouvrières ont commencé à se révolter,

à faire des grèves et des manifestations, les patrons ont eu immédiatement le soutien des pouvoirs publics qui ont envoyé les voitures des pompiers, les canons à eau, pour asperger les grévistes avec l'eau des égouts ou alors envoyé la police donner des coups de matraques électriques sur les grévistes pour faire reprendre le travail. Quand nous avons participé à une manifestation de l'opposition pour la réforme du système judiciaire, qui était hérité du régime communiste au Cambodge - parce que justement les ouvrières avaient amené les conflits du travail devant les tribunaux sans jamais obtenir satisfaction, puisque ce que le juge demande, quand on amène une plainte, c'est « Combien vous gagnez ? », et bien sûr les ouvriers ne peuvent pas payer, donc c'est le patron qui gagne -, eh bien la participation d'une centaine d'ouvrières à cette manifestation s'est traduite par 6 morts et 40 blessés, puisque ce qui nous a été répondu, c'est 4 grenades.

Mais la répression, les intimidations ne découragent pas dans ce contexte de violence économique, d'oppression économique très forte, ne découragent pas la combativité des ouvrières du textile et elles ont réussi en un temps très, très court, en quelques semaines, par la lutte, à arracher par exemple l'établissement d'un code du travail et d'un salaire minimum. Et en trois mois de lutte, nous sommes passés de 27 dollars de salaire mensuel minimum à 40 dollars.

Cependant, même après l'établissement de ce code du travail, la situation des ouvrières et des ouvriers, aujourd'hui, est loin d'être satisfaisante. Tout particulièrement, la liberté syndicale n'est absolument pas respectée. Nous avons, à ce jour, plusieurs milliers de nos militants licenciés pour fait syndical. En dépit des progrès, la situation de l'ouvrier de base demeure terrible au Cambodge. Et les salaires, même à 40 dollars, sont insuffisants pour vivre.

Et, peut-être ne l'imaginez-vous pas, ça ne facilite pas non plus l'organisation d'une lutte syndicale. Par exemple, pour manifester, simplement pour se déplacer de l'usine qui est à la périphérie de la ville jusqu'au centre-ville, il faut payer le transport. Les ouvriers n'ont pas de quoi se payer le transport pour aller manifester au centre-ville. Alors, quand ils se décident

spontanément à aller faire une manifestation au centre-ville, ils viennent trouver le syndicat en disant : «Payez la remorque», - puisque c'est des espèces de charrettes qui amènent les ouvrières au centre-ville - et c'est le pauvre syndicat qui se retrouve avec la charge financière de luttes qui se décident sans lui spontanément.

Même si la plupart des ouvrières cambodgiennes, sinon la quasi-totalité ne savent pas nommer la mondialisation, je peux vous dire qu'au Cambodge son visage, c'est des profits énormes pour les industries du textile et une vie misérable pour les ouvrières. Les droits du travail qui ont été édictés dans le code du travail obtenu de haute lutte ne sont pas respectés non plus. En dépit de ce qui est prévu par le code du travail, par exemple nous avons eu le cas d'une ouvrière qui a perdu un œil dans un accident du travail avec l'aiguille de sa machine à coudre, ça a été toute une histoire d'obtenir une indemnisation. Un accident du travail, ça se traduit en général par un licenciement, ce qui vous laisse envisager ce qu'est la situation sociale, ce qu'est le visage de la mondialisation vu du côté de l'ouvrière devant sa machine. Et donc nous ne pouvons qu'être contre un tel processus qui n'a rien à voir avec le développement.

Il faut que, dans les modifications des règles de l'économie mondiale, on introduise absolument des clauses sociales concernant la situation des travailleurs du Tiers-Monde. Nous nous épuisons à la tâche, nous travaillons jour et nuit et, au bout, nous n'avons même pas de quoi assurer notre subsistance. Certes, nous avons obtenu un code du travail. Mais quand nous portons plainte au tribunal, nos plaintes, par centaines, par milliers, finissent au panier. Et en fait ces plaintes que nous déposons sur la base du code du travail, c'est juste une bonne occasion pour les juges de s'enrichir en touchant des pots-de-vin auprès de nos patrons. La justice, au Cambodge, n'a aucune neutralité et est totalement corrompue. Le gouvernement lui-même est complètement corrompu. Le développement du pays ne semble préoccuper personne. Les ouvriers n'ont qu'à subir. De notre point de vue, tous nos malheurs sont à mettre sur le compte de nos autorités et de ces investisseurs, de

ces patrons du textile. Monter et faire vivre un syndicat dans ces conditions-là, c'est extrêmement difficile. Nous sommes un syndicat tout jeune. Nous avons un tout petit siège syndical. Nous sommes le premier syndicat, depuis le mois de mai. Nous avons commencé à prélever des cotisations, mais elles sont forcément toutes petites. Nous manquons de tout, Nous n'avons pas de moyens de locomotion pour nous rendre sur les usines aider les ouvriers. Là encore, sur le plan économique, la lutte est inégale parce que nous luttons à mains nues, sans aucun moyen, face à des patrons qui, eux, ont aussi les moyens financiers.

Par contre, nous sommes complètement déterminés. Mais nous n'avons pas les moyens de notre détermination. Autant vous dire que nous comptons sur la solidarité et, notamment, sur la solidarité syndicale à travers le monde. Face à la mondialisation, de notre point de vue, nous ne pouvons que compter justement sur la solidarité entre les travailleurs au Nord et au Sud. Il faut forcer à prendre en compte le point de vue, les intérêts, les besoins des plus pauvres dans ce processus de mondialisation.

Merci de m'avoir écouté.

Extraits de l'intervention de Thaddée In

... Financer les opposants, financer les syndicalistes, financer les organismes de contrôle des droits de l'homme, c'est aussi un projet de développement. ...Là où il y a un pouvoir, il y a un contre-pouvoir.

Mais pour passer de la théorie à la pratique, il faut vous dire que c'est difficile. Lutter au Cambodge, c'est quoi ? Il ne vous a pas tout dit, Chea Vichea, il vous en a caché la moitié. Ce type, c'est un sans domicile fixe ! C'est quoi, notre syndicat ? C'est trois fois 20 m2. Le premier étage, c'est les bureaux-salle de réunions : une seule salle. Le rez-de-chaussée, c'est le dortoir des filles et le deuxième, c'est le dortoir des garçons. Et nous mangeons ensemble ce qu'il y a à manger ce jour-là. Et il y a des jours où il n'y a rien à manger ! Parce qu'il y a cinquante ouvriers qui ont débarqué sans prévenir et qu'il a fallu payer leur remorque et payer de l'eau potable, parce que sous le cagnard manifester, ça coûte de l'argent, parce que, si vous n'avez pas bu un demi-

litre d'eau, au bout de deux heures de manifestation vous tombez par terre. Et ensuite, quand je vous dis «faire un contrôle de la société civile sur ce qui se passe», mais faire un contrôle... Par exemple, une suggestion des syndicats français : « Dites aux ouvrières dans les usines de nous dire quelles sont les marques de vêtements qui sont fabriquées pour pouvoir s'unir avec les consommateurs.» Nous avons répondu : « Mais les ouvrières ne savent pas lire ! » Ça veut dire que, de la théorie à la pratique, il y a encore de la difficulté à faire. Et pour toucher du doigt les difficultés qu'il y a pour ce renforcement de la société civile, il n'y a rien d'autre que de nous rencontrer comme ce soir ou de vous recevoir là-bas. Je crois que, des deux côtés, nous avons la volonté de travailler ensemble à construire cette mondialisation citoyenne. Mais, alors que les capitalistes, les financiers, ils vont très vite, ils ont un sens de l'efficacité absolue dans leurs démarches, nous en sommes encore aux balbutiements de la mondialisation citoyenne. Vous faites une stratégie ici, nous faisons la nôtre là-bas, et puis de temps en temps nous nous rencontrons. Il faudrait que nous ayons les réunions du G7 des ouvriers ou les réunions du G7 des ouvriers et des consommateurs, pour que, par exemple, quand un syndicat qui lutte en France sur les conditions de sous-traitance ou de délocalisation, veut s'intéresser à comment ça se passe dans le Tiers-Monde, eh bien que cette démarche-là, qu'une campagne syndicale internationale sur la sous-traitance se décide, qu'elle se construise, non pas côte à côte, mais ensemble. Même chose sur les actions de consommateurs sur la campagne «de l'éthique sur l'étiquette» ; ce sur quoi la campagne réfléchit aujourd'hui : comment un label social, comment des normes sociales, comment les contrôler, sur cet aspect contrôle il va falloir travailler ensemble.

Donc, l'appel que nous vous lançons et que nous nous lançons à nous-mêmes, c'est de construire cette mondialisation citoyenne en étant très critiques vis-à-vis de nous-mêmes parce que je pense que nous avons pris un sacré retard et que nous sommes globalement moins efficaces que ne le sont les puissances de l'argent.

DEVENIR PAYSAN EN VOYAGEANT - 6 -

DEUX MOIS DE DÉCOUVERTE AGRICOLE BOLIVIENNE ENTRE ZONES TRÈS REÇULÉES ET CENTRE VILLE DE LA PAZ

Après avoir passé le début du mois de Juin avec des producteurs de Quinoa, nous nous sommes dirigés vers La Paz, qui est le siège du gouvernement et non la capitale qui est la ville de Sucre. A la Paz, nous sommes restés environ 7 semaines et avons travaillé avec deux organismes : l'ONG Agronomes et Vétérinaires Sans Frontières (AVSF) et l'association Inti Illimani.

La production artisanale de laine d'alpaga et de lama pour exporter via les réseaux de commerce équitable.

Sur les 4 semaines que nous avons passées avec l'ONG AVSF, nous sommes allés 3 semaines travailler sur le projet d'amélioration de la laine d'alpaga et de lama. Ce projet se terminant, il nous a été demandé de réaliser des entretiens, des photos et de monter une courte vidéo (10 min environ pour synthétiser les conséquences de ce projet). Cette vidéo va ensuite être remise au financeur. Afin de faciliter le travail de la laine de camélidé un projet a été monté en mettant en place des rouets électriques dans les communautés pour diminuer le temps de travail, améliorer la qualité de la fibre. Ce rouet a été construit de manière participative pendant plus d'un an avec l'institut de technologie d'Argentine. Ainsi, le rouet s'adapte le plus possible aux attentes des groupes de femmes et non l'inverse.

Notre mission étant de réaliser une vidéo, nous avons eu la chance de pouvoir participer à des événements autour de la laine de camélidés. Mais nous avons aussi rencontré les groupes de femmes directement dans leurs communautés et nous avons travaillé avec l'équipe de techniciens argentins qui a mis sur pied ce rouet.

Nous avons participé à deux foires sur la laine : un marché d'une journée sur une grande place de la Paz et le salon FITEX (qui est la feria internationale du textile de Bolivie à La Paz pendant 3 jours). Nous avons aussi passé une petite semaine sur le terrain, dans le village où les femmes travaillent la laine. Les villages en Bolivie sont un regroupement de différentes communautés. Le village du projet se nomme Cocapata et sa première commu-



nauté se trouve à 3h de piste de la ville de Cochabamba (qui est à 6h de La Paz).

Autant vous dire que pendant ces 3 semaines, nous avons mangé de nombreux kilomètres sur les routes pas toujours bien lisses de la Bolivie. La conduite est assez sportive et le code de la route n'est pas vraiment obligatoire. Un bus vous doublera souvent dans un virage et encore plus si c'est la nuit et sans visibilité !

Dans le village de Cocapata, il y a 2 communautés, mais la principale et la première sur notre route est celle de Calientes. Un atelier d'artisanat a été construit et une machine pour carder la laine a été installée à Calientes. Celle-ci permet de carder, mais aussi de mélanger deux teintes afin d'obtenir de plus grand volume d'une seule couleur. Dans ce village, plus de 400 femmes travaillent la laine de lama ou d'alpaga qu'elles élèvent. En plus de l'élevage de camélidés, ce sont des zones où on produit beaucoup de pommes de terre. Le travail de la laine est donc une activité annexe. La plupart des femmes utilisent une Puska qui est un rouet à main afin de filer la laine. Avec cette puska, elle file environ 1kg de laine en 4 jours. Avant de filer, il faut trier et laver la fibre. Ce travail est long et fastidieux et les retombées économiques sont très faibles. Un camélidé a rarement une robe uniforme, elle est souvent composée de 2

ou 3 couleurs avec des nuances, il est ainsi difficile d'avoir une grande quantité de laine de la même couleur, ce qui ne facilite pas le commerce. La plupart des femmes filent la laine et ensuite réalisent des écharpes ou des châles pour leur famille. Elles essaient de les vendre, mais avec beaucoup de difficultés. Les communautés étant très éloignées les une des autres au sein d'un même village, il est difficile de

structurer la vente pour répondre réellement à un marché et l'exportation est encore moins évidente.

Avec ce projet, AVSF et la mairie de Cocapata ont ainsi mis en place des rouets électriques pour plus de 150 femmes afin de tenter d'améliorer la qualité de la laine, les conditions de travail et les revenus issus de la vente. En plus de ces rouets électriques, des cours ont eu lieu afin d'apprendre aux femmes à classer correctement les différentes fibres. La machine pour carder et mélanger la laine va leur permettre de pouvoir répondre réellement à des demandes de clients. Le réseau de femmes est organisé aujourd'hui en 18 associations et elles ont nommé une responsable pour la commercialisation. La difficulté résulte de l'organisation et des habitudes dans les communautés. La production de laine est ancestrale, mais n'a jamais été structurée et le changement est difficile. Jusqu'alors, il a été impossible au groupe de femmes, de s'organiser correctement pour répondre en terme de volume, de qualité (uniformité de la couleur, de la taille des pelotes) et de délais. Les conditions de vie et d'isolement étant extrêmes, les communautés sont à plus de 4000m d'altitude, une chute de neige brusque peut empêcher pendant plusieurs jours tout déplacement et engendrer la mort de nombreux alpagas,

ce qui impacte fortement cette jeune filière. Il y a aussi de grandes difficultés d'accès à l'électricité, ce qui est un des principaux freins à l'utilisation des rouets électriques.

Le projet a pour but de continuer à structurer la filière pour pouvoir répondre à des clients étrangers. L'idée serait de pouvoir exporter cette laine d'alpaga artisanale qui est assez rare vers la France entre autres, au travers du commerce équitable. De nombreux freins sont encore à lever, mais nous ne pouvons que leur souhaiter de réussir. Les quelques jours que nous avons passés dans ce village ont été très riches.

Nous avons pour missions de réaliser des interviews filmés. Dans ces zones, la majorité de la population parle le quechua ou l'aymara qui sont 2 des 37 langues officielles et natives que compte la Bolivie. Il n'a donc pas toujours été facile de se comprendre !!!

Une fois les treize interviews réalisés, nous avons monté durant une semaine le documentaire. Aujourd'hui celui-ci n'est pas encore disponible sur le net, mais ça ne devrait pas tarder. Nous attendons l'aval d'AVSF. La version en français sera disponible un peu plus tard. Pour nous, c'est une grande première de réaliser un court documentaire de 10 min, surtout dans une autre langue. Nous sommes plutôt contents du résultat. Nous ne vous en disons pas plus sur le projet et vous laisserons découvrir la vidéo prochainement sur notre site.



« De la cuisine solaire à l'agriculture urbaine de La Paz : 3 semaines aux côtés de l'Asso "Inti Illimani" »

Nous avons rendez-vous le 20 juillet à 6h du matin à quelques rues des bureaux d'AVSF pour charger une camionnette et partir une semaine au nord du lac Titicaca pour réaliser une formation sur la construction de fours solaires. A notre grand regret, la camionnette ne viendra jamais et nous ne partirons pas sur le terrain. Il semble que le chauffeur ayant un peu trop fait la fête durant le week-end a oublié le rendez-vous. Finalement, ce

seront trois semaines que nous passerons aux côtés de l'association "Inti Illimani" dans ses bureaux à La Paz.

Nous avons ainsi découvert l'utilisation des fours ou cuiseurs solaires en Bolivie. Avec Emma, une jeune agronome volontaire, comme nous, mais Bolivienne, nous avons réalisé des enquêtes auprès d'une dizaine de femmes qui ont des cuiseurs solaires afin de voir l'efficacité et l'utilisation.

Le cuiseur solaire coûte normalement 1400 Bolivianos (Bs) ce qui représente environ 330€. La plupart du temps l'association Inti trouve des cofinancements afin de diminuer le coût pour les familles. Dans la zone périphérique de la Paz, nous avons été ainsi à la rencontre de treize familles qui ont bénéficié d'un programme d'aide pour obtenir le four pour 200 Bs (25 €). A notre grande surprise, toutes les familles utilisent quotidiennement le cuiseur solaire. Elles sont ravies du matériel. Ce cuiseur leur permet de mettre le déjeuner à cuire le matin, de partir travailler, de revenir à 13h et d'avoir un bon petit plat tout chaud. Le cuiseur solaire a l'avantage de ne pas brûler les aliments et ne nécessite pas de surveillance. La caisse étant intégralement étanche, la vapeur reste à l'intérieur, ce qui ne dessèche pas les aliments.

Tous nos entretiens sont concluants sur plusieurs points. Le **cuiseur solaire** apporte :

- Un gain de temps (qui permet à certaines femmes de trouver un emploi),
- Un gain d'argent car la consommation de gaz est divisés par 2 ou 3,
- Un vrai plaisir à cuisiner, la plupart trouvent que les plats ont meilleur goût,
- Une cuisine plus saine et riche en vitamines et nutriments. La cuisson se fait sans graisse et est dite « douce ».

Pour mettre en évidence tous ces impacts, nous avons réalisé une courte vidéo afin d'aider l'association à faire la promotion

des fours. Retrouvez cette vidéo sur notre site (pour le moment uniquement en espagnol) : <http://devenirpaysan.wix.com/devenirpaysans#!bolivie/c23lo>

Pour mieux comprendre le fonctionnement du cuiseur et de la parabole solaire, nous les avons utilisés tous les deux pour cuisiner plusieurs jours de suite et autant vous dire que même dans les rues pentues de La Paz ça fonctionne à merveille : quiche, gâteau, flan à la courgette, lait et eau chaude pour le petit déjeuner, tout y est passé !!! Ces démonstrations à ciel ouvert, en pleine rue, ont aussi été l'occasion de discuter avec les passants, souvent surpris des engins et très intéressés pour en acheter ... Affaire à suivre !!!

Notre travail avec "Inti" ne s'est pas limité seulement aux fours solaires. L'association a reçu une demande pour construire des caisses en bois permettant la mise en place de potager chez des familles défavorisées de la Paz. Ces petits potagers sont une solution pour améliorer l'alimentation des familles et augmenter la consommation de légumes, là où les pommes de terre, le riz et le maïs sont omniprésents.

Nous avons été embauchés pour réfléchir au modèle de caisse et mettre en place une petite formation auprès d'une trentaine

de familles. Ces dernières n'ont aucune connaissance de la production agricole.

Avec l'aide d'Emma, nous avons réalisé un petit guide sur les bases de l'agriculture urbaine. Nous sommes allés visiter le terrain d'expérimentation de l'Université d'Agronomie de

l'Alto. A notre grande surprise, ici les ingénieurs agricoles mettent vraiment les mains dans la terre, lors de leur formation. Une rencontre avec le directeur a permis d'échanger sur une éventuelle future coopération avec notre ancienne école VetAgro Sup. Notre voyage étant basé sur les échanges, nous ne manquons pas une occasion pour construire des ponts avec la France !!!

Pour découvrir d'autres photos et ensemble de notre projet, rendez-vous sur notre site ou sur notre page facebook : Devenir Paysan en Voyageant

Céline et Maxime

UN VOYAGE A TRAVERS LES FERMES D'EURASIE

A l'heure où les notions d'écologie, d'agriculture naturelle et de retour à la nature rencontrent de plus en plus d'échos favorables, il apparaît que de nouveaux projets de société commencent à se dessiner... Durant plus d'un an, nous avons voyagé à travers des fermes et lieux alternatifs d'Eurasie, afin de documenter et de réaliser un film sur ces nouveaux paysans.

Pourquoi partir ?

Nos choix professionnels et personnels ont toujours été fortement influencés par notre conscience environnementale. A la suite de notre baccalauréat nous avons étudié la biologie de l'environnement à l'université. C'est là d'ailleurs que l'on s'est rencontré. Et puis ensuite, Manon a rejoint une école d'ingénieur agronome et s'est spécialisée dans l'agriculture biologique et paysanne. Thibaud a choisi une licence en écologie et agronomie à Toulouse. Nous étions alors jeunes diplômés en écologie et agriculture, des possibilités d'emplois s'offraient à nous. Insatisfaits de la vision de l'agriculture que l'on nous avait enseignée, nous avions le besoin de compléter nos formations en apprenant de nous-mêmes. Nous étions animés par l'idée que le travail de la terre répond aujourd'hui à des motivations, des enjeux qui allaient bien plus loin que les simples notions de « productivité » et de « rentabilité ». C'est pourquoi une fois nos diplômes en poche nous avons décidé de réaliser ce voyage pour aller découvrir, à travers le monde, des systèmes agricoles à petites échelles et respectueux de l'environnement. Nous étions sûrs qu'à travers la richesse multi-culturelle de notre planète nous allions trouver les réponses à nos questions et découvrir qu'un renouveau agricole est possible !

En route vers l'Inde

Nous avons donc pris la décision de partir en direction de l'Inde. Ce pays, doté d'une culture hors du commun, était alors pour nous un véritable symbole car il a connu les dérives d'un modèle agricole encore trop largement défendu aujourd'hui. La révolution verte a été une conversion trop brutale, un passage d'une agriculture naturelle à une agriculture industrielle, à grands coups de fertilisants et autres produits chimiques de synthèse. Cette « révolution » teintée de rouge, s'est avérée être un véritable désastre pour les paysans indiens sur un plan social, environnemental et humain. Il n'a pas fallu longtemps aux paysans pour s'apercevoir que la fertilité de leur sol ne cessait de baisser, qu'ils ne pouvaient plus rembourser les dettes dans lesquelles ils



Interview chercheurs BioRe Inde

s'étaient empêtrés et que de nouvelles maladies apparaissaient. Mais ce n'est pas ce tableau noir que nous retenions de l'Inde. Aujourd'hui de nombreux paysans ont renoncé à ce modèle industriel, se tournant vers une agriculture biologique imprégnée d'une multitude de savoir-faire ancestraux. C'est dans l'objectif de rencontrer ces paysans que nous avons pris la route !

Motivés par nos envies et nos valeurs, nous voulions réaliser un voyage écologique et humain qui nous permettrait de nous imprégner des cultures, de nous enrichir de rencontres humaines et naturelles. Ainsi, nos sacs sur le dos, nous avons sillonné les routes du monde pour aller à la rencontre de ces paysans indiens, utilisant principalement l'auto-stop et les transports en commun.

De la France et à l'Iran, voyage à travers des fermes paysannes

Le 9 Mai 2014 nous avons quitté nos familles et pris la route en auto-stop, pour rejoindre la ferme de Lou Preï dans les Alpes-Maritimes. Nous avons passé deux semaines chez ce jeune couple de « Maraîchers Jardiniers » qui travaille au quotidien à cultiver leur jardin plutôt qu'à exploiter la terre ! En train nous avons rejoint la Toscane Italienne, où nous avons séjourné dans un lieu agricole et collectif. La Comune di Bagnaia est une communauté qui, depuis trente-cinq ans, travaille à la mise en place d'une réflexion sur l'autonomie alimentaire, la collectivisation de la richesse et le consensus. En train nous avons rejoint les Pouilles du Sud de l'Italie pour embarquer dans un ferry en direction de la Grèce. En auto-stop nous sommes

arrivés sur l'île d'Eubée où nous avons découvert pendant 10 jours « le projet Telaithrion ». Un projet mené par des jeunes Grecs dont l'objectif est de créer un lieu autosuffisant en utilisant les méthodes de l'agriculture naturelle. Ce type d'agriculture élimine sur le long terme l'action humaine pour laisser à la nature la liberté de se développer toute en garantissant une réelle productivité. Ensuite, nous avons rejoint le détroit du Bosphore et nous nous sommes arrêtés à « Belentepe farm », une petite ferme construite suivant les principes de la permaculture. La permaculture consiste en la création d'un système global (et pas seulement agricole !) auto-régénérant au sein duquel les ressources naturelles utilisées sont constamment recyclées.

Nous avons ensuite traversé la Turquie vers l'Est pour rejoindre la frontière iranienne en auto-stop. Nos quelques jours passés en Iran nous ont permis de découvrir une nouvelle culture, et nous avons été frappé par la grande hospitalité de ces peuples qui, à la vue de voyageurs, s'expriment spontanément avec leur cœur.

A la découverte de la richesse des modèles agricoles indiens



blé sous acacia RishiKethi Inde

Nous avons atterri le 9 septembre 2014 à New Delhi, en Inde. Notre première étape fut l'immersion dans le village traditionnel de Tangso dans la région du Zanskar, au cœur de l'Himalaya. Un village perché à 4100 mètres d'altitude et situé à trois jours de trek de la route la plus proche. Les habitants y pratiquent une agriculture vivrière et respectueuse de l'environnement. A cause de cet isolement géographique, ils ont su mettre en place une organisation quasi-autonome du village autour du peu de ressources

disponibles et conserver une multitude de savoir-faire et de connaissances ancestrales.

Nous avons ensuite rejoint les contreforts de l'Himalaya. Près de Daramshala, à « Niramayam farm », Ramesh expérimente des techniques agricoles alternatives à l'utilisation de produits chimiques. Inspiré à la fois de la philosophie de M. Fukuoka, précurseur de l'agriculture naturelle et des techniques dites « bio-intensives » de John Jeannos, il travaille à la réalisation de cultures maraîchères sur sol vivant.

Dans l'Est nous avons visité Navdanya farm. Cette ferme a été mise en place par Vandana Shiva, une femme connue dans le monde entier pour ses discours altermondialistes et anti-OGM. C'est en fait un conservatoire de la biodiversité qui dispose d'une banque de semence impressionnante ! Plus de 1500 variétés différentes, dont 200 de blé et 700 de riz ! Ce conservatoire a été créé afin de contrebalancer la perte de la biodiversité provoquée par l'introduction de la chimie et la généralisation de graines hybrides ou OGM.

Près de Bhopal dans l'Etat du Madhya Pradesh, nous avons découvert une entreprise de production collective de coton biologique non OGM travaillant en collaboration avec 3800 fermiers indépendants répartis sur 3500 hectares de terre. Bio Re a fait le choix de l'agriculture biologique non seulement pour des raisons économiques mais aussi pour le bien-être des paysans qui travaillent avec elle. En effet, elle a su nous démontrer que l'agriculture biologique pouvait influencer positivement le niveau de vie des petits paysans. Son centre de recherche spécialisé dans l'agriculture biologique met en relation les fermiers et les scientifiques pour mettre en œuvre des systèmes de production viables, durables et autonomes en se basant sur les ressources disponibles.

Puis à «Rishi Keti» nous avons rencontré Raju, qui applique depuis 28 ans sur sa petite ferme familiale les principes de l'agriculture naturelle, il produit du blé, du

riz, des lentilles et quelques légumes. Cette technique agricole inspirée de la philosophie de Masanobu Fukuoka minimise les interventions humaines, c'est-à-dire pas de labour, pas de pesticide et pas de désherbage. Durant notre séjour nous avons réalisé deux expériences pour observer l'impact des pratiques intensives du labour sur l'érosion des sols.

Non loin de là, à « Krushi Teerth » Deepack Suchde applique les principes de Natueco Science, une réflexion agricole, une approche scientifique et réfléchie basée sur l'observation et le mimétisme de la nature, qui permettrait la mise en place de systèmes fermiers viables apportant prospérité et abondance. Des pratiques agricoles impliquant notamment la réalisation de sols fertiles dès la première année notamment grâce à la réalisation de lits de culture.



Plantation de thé Sri Lanka

Au Sri Lanka nous avons visité de nombreuses fermes biologiques. Puis nous nous sommes rendus à Auroville, une ville où s'expérimente un nouveau modèle de société basée sur l'échange, la solidarité et le respect de la nature et des hommes. Cette ville héberge aujourd'hui 2000 résidents permanents venus des quatre coins du globe. Auroville s'est construite sur des terres qui étaient alors dévastées à cause de la déforestation. Les premiers habitants ont donc œuvré à la régénération des sols plantant alors des milliers d'arbres. Aujourd'hui cette ville verdoyante est approvisionnée en produits frais et sains par de nombreuses fermes biologiques. Parmi elles, nous en avons visité trois utilisant des techniques agricoles différentes mais dans une

démarche commune basée sur l'observation et le mimétisme de la nature.

Nous avons ensuite entamé une longue remontée en train. A New Delhi, nous avons réalisé l'interview de la coordinatrice internationale d'Ekta Parishad. Cette organisation milite pour l'accès à la terre et organise des marches qui rassemblent chaque année des centaines de milliers de paysans sans terre. Ces paysans ont été privés de leur droit de cultiver une terre qui les a nourris depuis des générations.

Présents à Katmandou lors du tremblement de terre du 25 avril, nous avons adapté notre itinéraire. Au lieu de passer par le Tibet, nous avons été parachutés dans la ville ultra-moderne de Hong-Kong. De là, nous avons traversé la Chine en train pour rejoindre la Mongolie. En Mongolie nous avons voyagé trois semaines en auto-stop à travers les steppes de l'Est à la découverte des éleveurs nomades. Après quelques jours aux abords du lac Baïkal, nous sommes montés dans le transsibérien pour retourner en Europe. Des pays baltes nous sommes rentrés en auto-stop chez nous après 15 mois de périple.

Ce voyage a été l'occasion pour nous de percevoir la manière dont l'agriculture a façonné les paysages du monde : allant des terrasses des rizières aux plaines céréalières en passant par les plantations de thé, les planches maraîchères et les petits jardins familiaux des bords de chemins de fer. Les rencontres nous ont permis de réaliser des interviews avec des fermiers impliqués dans une nouvelle réflexion agricole et qui, au lieu de prôner le seul enjeu économique, nous racontent les bienfaits qu'un travail respectueux peut apporter à la terre et aux humains. Nous sommes donc arrivés en France la tête pleine de nouvelles connaissances, de nouveaux savoir-faire et remplis d'énergie pour nos projets futurs. Car en plus du film à finaliser, nous souhaitons acheter quelques hectares de terre afin de débiter notre propre projet agricole, une ferme maraîchère et naturelle !

Manon Canovas et Thibaud Chéné

Pour nous suivre... Durant notre voyage nous alimentons notre blog (www.encheminverslaterre.wordpress.com) d'articles décrivant chacun des lieux visités et les anecdotes de notre voyage. Si vous souhaitez nous suivre ou nous soutenir dans nos futures aventures n'hésitez à nous contacter !

Association les Chemins de terre, 11 rue F.R. De Chateaubriand, 44470 Carquefou
 @ : lescheminsdeterre@gmail.com Facebook: <https://www.facebook.com/lescheminsdeterre>

GRILLE N° 132

Tragédie grecque

par
Michel Chesseron

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										
XI										

Horizontalement

I. En un mot «catastrophes» multiples pour les Grecs, en deux mots ce peut être «Vénus, Jupiter», en conjonction le 30/06, ou «Pluton» qu'a frôlé la sonde New Horizons, le 14/07. **II.** Le liquide qui a servi pour la signature de l'accord de la Grèce avec ses créanciers le 13/07 à Bruxelles et celui qui a servi pour l'accord de Vienne le 14/07 entre Téhéran et les Occidentaux n'avaient pas la même couleur. «Reconnaissance» par Tsipras lui-même que l'accord qu'on lui a arraché est très mauvais. **III.** C'est comme si on avait voulu «mettre à genou» la Grèce en la mettant sous tutelle. **IV.** «Chrétien» pour les musulmans. Conjonction ou lettres de pauvreté. **V.** Affluent du Rhin. Egéen tourneboulé. **VI.** Pour rembourser ses créanciers, le peuple grec va se faire plumer comme un «canard» avec tous les rapaces qui vont rappliquer de partout. **VII.** Pendant ce temps, Daech fait régner la terreur dans cette «ville d'Irak»... et ailleurs. **VIII.** Cette «catégorie de population» sans avenir en Grèce avait pourtant voté en masse contre l'austérité au référendum du 05/07. Si le Grexit s'était produit, ce n'est pas la «European Currency Unit» qui aurait eu cours mais la drachme. **IX.** C'était la volonté ferme du président de cette «confédération» qu'un accord se réalise avec Téhéran. En Grèce, beaucoup de membres de cette autre «catégorie de population» souffrent de troubles psychiatriques graves. **X.** Lettres de la place Syntagma. En brisant la volonté démocratique des Grecs contre la puissance financière, n'a-t-on pas voulu qu'elle soit «sacrifiée» sur l'autel de l'austérité ? **XI.** Dans l'accord, on a dû juger trop dangereux de toucher à cette puissante «institution». Les pauvres en seront-ils réduits à ne manger que des «lentilles» ?

Verticalement

1. Cet accord est très «critiqué» par de très nombreux économistes et politiques. Pendant les négociations, c'est comme si le peuple grec s'était trouvé en situation d'accusé devant un «justicier». **2.** Préposition au centre d'Athènes. A défaut de lentilles, il y a au moins ces «fruits» en abondance, à moins que les arbres ne soient menacés par les incendies. **3.** Ce mot allemand signifie à la fois «dette» et «faute», ce qui pourrait expliquer que le terrible ministre des finances allemand Schäuble ait voulu punir les Grecs coupables de leur dette ! L'Allemagne en tête. **4.** Cette fleur n'aurait pas eu sa place dans la corbeille de l'accord de Bruxelles, mais plutôt dans celle de l'accord de Vienne. N'est-ce pas François Hollande lui-même qui avait déclaré le 22/01/12 "Mon véritable «adversaire», c'est le monde de la finance" ?! **5.** Pour l'Europe, cet accord n'est qu'une victoire «au rabais», car elle n'en sort pas grandie en raison de la priorité absolue donnée aux intérêts des créanciers. Ces cinq mois de négociations ne s'achèvent pas sur un «résultat nul», car apparemment les négociateurs grecs ont gagné la bataille de l'opinion grecque et internationale. **6.** Lettres de nêfles, en désordre. **7.** Assommée par les mesures imposées, l'économie grecque tournera «à toute petite vitesse». A un bout du diktat. **8.** Le grexit a été «écarté», mais à quel prix et pour combien de temps ? L'«arrivée» de Syriza au pouvoir avait pourtant soulevé un immense espoir en Grèce, et bien au-delà. **9.** La Grande-Bretagne attend de «voir» ce qu'il va se passer. S'il n'avait tenu qu'à lui, Schäuble se serait fait un plaisir de «virer» la Grèce de la zone euro. **10.** Maintenant, ce qui «presse», c'est d'aider les Grecs à retrouver l'espoir perdu. Mais pas avec des arguments ni des moyens «éculés».

agenda

Mercredi 16 septembre
à 20h30
à la Maison du Monde
Réunion ouverte aux associations qui se sentent concernées par l'afflux des réfugiés

Dimanche 20 septembre
Fête des associations d'Evry

Mardi 6 octobre
à partir de 18h30
à la Maison du Monde
Café méditerranéen

Mardi 3 novembre
à partir de 18h30
à la Maison du Monde
Café de l'actu
Deux années au Maroc au coté des femmes et des migrants avec J-Pierre Thorey et M-Françoise Bossuat

8 novembre - 12 décembre
Mois des 3 Mondes
sur le thème :
Souveraineté alimentaire et accaparement des terres

Du 14 au 22 novembre
Semaine de la Solidarité Internationale (SSI)
"Droits à l'essentiel"

Du 30 novembre
au 11 décembre
COP 21

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	B	N	B		D	R	A	G	O	N
II		A	R	M	E		V	R	A	I
III	N	S	U		M	E	I	O	S	E
IV	A	S	T	R	O	L	O	G	I	E
V	T	E		E	N		N	N	S	
VI	I		O	I		H	S	E		C
VII	O	U	B	L	I	E		M	U	E
VIII	N	S		B	O	N	H	E	U	R
IX	A	I	G	U		N		N		I
X	L	N		P	O	I	N	T	U	S
XI		E	T		E	R	A	S	M	E

Solution de la grille n°132
Le Bouthan